

leur donner de conférenciers, ce serait commettre la même faute qu'une compagnie de chemin de fer, qui ayant à grands frais construit une ligne, placerait un puissant engin avec plusieurs chars tous revêtus à l'intérieur d'or et d'argent, et qui refuserait d'y placer un ingénieur disant que ce sont des dépenses inutiles. Quel progrès ou plutôt quel profit pourrait réaliser cette compagnie avec des vues aussi étroites et aussi mesquines ?

Les cercles agricoles sont des sociétés ou des chars où tous les habitants d'une paroisse doivent prendre place. L'engin c'est le ministre de l'agriculture. Maintenant il faut à l'engin et aux chars un ingénieur habile pour bien diriger la course de ce puissant moyen de transport. De plus il faut ajouter des serre-freins, c'est-à-dire des conférenciers. Eux pourront modérer la trop grande ardeur de certains cercles et donner de la vigueur à d'autres déjà prêts à passer de vie à trépas.

Rien de plus facile, messieurs, que de former un cercle, mais rien de plus difficile que de le maintenir. Que de cercles ont débuté avec pompe et fracas, et cependant ces cercles qui donnaient de si belles espérances pour l'avenir ne donnent plus signe de vie. Que leur a-t-il manqué ? Ah ! je ne crains pas de le dire : des conférenciers !

Voquez le cercle agricole de St-Agapit par exemple, grâce au zèle de son digne curé, ce cercle marche de progrès en progrès ; mais toutes les paroisses, tous les cercles n'ont pas cette bonne fortune d'avoir à leur tête un homme du dévouement de l'Abbé Montminy.

J'aimerais une organisation ainsi constituée : d'abord, le ministre de l'agriculture et son député, un surintendant, des conférenciers en nombre suffisant qui seraient en même temps inspecteurs des cercles, puis un cercle agricole dans chaque paroisse dirigé et patronisé par le conférencier ou inspecteur, enfin un bon journal d'agriculture distribué gratuitement à chacun des membres du cercle ou de la société d'industrie laitière ou d'agriculture.

Alors, messieurs, quel changement dans notre agriculture ! les champs ruinés et dépouillés d'herbe se couvriraient de prairies luxuriantes. Les gras pâturages nourriront de beaux et nombreux troupeaux de vaches laitières. Les abeilles, attirées par l'odeur odoriférante des trèfles, viendraient bâtir leur demeure dans nos prairies et nos jardins, ce serait l'âge d'or tant vanté par les poètes anciens, le lait et le miel couleraient en abondance.

Enfin pour récompenser le gouvernement de ses sacrifices, vous verriez le colon, au muscle d'acier, s'enfoncer avec sa femme et ses enfants, dans la forêt. Alors on ne parlerait plus d'émigrer aux États Unis ; le colon bénirait un si bon gouvernement et s'attacherait à sa patrie.

On a beaucoup recherché et on recherche encore le moyen d'arrêter cette fièvre d'émigration. Eh bien, messieurs, si vous voulez m'en croire, le moyen est tout trouvé : encouragez et améliorons notre agriculture ; protégeons les colons contre les spéculateurs et les grands propriétaires. Cet encouragement, cette protection doit venir du chef de l'état lui-même.

Demandons à nos députés la révocation de ces lois iniques et vexatoires qui nuisent tant à la colonisation des terres publiques. Ces lois n'ont, pour la plupart, pour résultat que de forcer les colons à aller se faire les valets et les esclaves de nos voisins, ruiner au profit de manufacturiers impitoyables leur robuste santé, perdre les mœurs de leurs enfants trop jeunes pour comprendre le danger et l'éviter.

Voilà, messieurs, mon opinion sur la nécessité des conférenciers. Par eux les cercles agricoles se maintiendront ; la colonisation des terres fera de rapides progrès. Tout le monde aimera son pays, sa patrie.

S. GARON, Ptre.

LES POIS.

Un jour que je voyageais sur la rive nord du St. Laurent, je fus très surpris d'apercevoir de superbes maisons de cultivateurs, bâties en pierre de taille, plusieurs d'entre-elles à quatre étages, ornées de jalousies peintes en couleurs brillantes, avec de belles cours propres, et dont tous les alentours annonçaient un air de confort et de bien-être. Cet état de chose dans un district voisin d'un autre où l'on ne voit que des chaumières en troncs d'arbres (*log-houses*), du pauvre bétail, et des gens à l'air pauvre, m'amena naturellement à la conclusion que le sol des fermes en premier lieu mentionnées devait être bien supérieur à celui des dernières. Cependant, pour être plus sûr, comme la neige était trop épaisse pour me permettre de juger moi-même de la qualité du sol, je demandai au conducteur de la malle, dans la voiture duquel je voyageais, s'il pouvait m'expliquer l'étonnante différence que je lui fis remarquer entre ces deux classes de fermes. "C'est assez facile, me dit-il, là où sont les belles maisons de pierre, la terre pousse des pois ; là où sont les chaumières, elle refuse, d'en pousser." Et, sans aucun doute, avec les idées qui avaient cours alors (1869), il était dans le vrai ; à cette époque, on pensait que c'était perdre sa semence, son temps et son travail que de semer des pois sur une terre légère. Conclusion des plus erronées, d'après les connaissances d'à présent ; car, une étude plus approfondie de la nature des choses nous a amené à la conclusion que le pois est précisément une plante pour les terres légères, de même que la fève est une plante de terre forte. "Le pois, dit M. Stephen, l'auteur si correct du *Book of the Farm*, "vient au mieux sur la terre légère." Semé dans l'argile, il produit beaucoup de pesas, et la production du grain dépend de la saison. Sur la terre légère, il ne donne pas énormément de paille, mais une abondance de grains. Je m'étonne pourquoi on sème des pois en Ecosse, en effet, l'état constamment humide de son atmosphère, et le peu de soleil dont on y jouit, doit rendre la récolte de pois une chose fort incertaine. De fait, on me dit que, même sur les frontières où les gâteaux de pois (*pease-bannocks*), un met très nourrissant, quoi qu'absolument nauséabond pour moi, étaient généralement mangés par les paysans, on voit maintenant rarement un champ de pois.

Les Canadiens expriment souvent leur étonnement de ce que les cultivateurs anglais ne mangent pas de soupe aux pois. Ceci s'explique pourtant facilement : les pois anglais ne sont pas cuisants, c'est-à-dire, ne se réduisent pas en purée en bouillant. Dans le Leicestershire, je crois, et près de Tamworth, on récolte un peu de pois cuisants, mais en règle générale, il sortent de la marmite aussi durs qu'ils y sont entrés, et je sais, d'après ma propre expérience que les marchands de grains de Mark Lane n'achètent jamais de pois blancs anglais sans en avoir auparavant fait bouillir un échantillon.

L'emploi des pois pour l'engraissement des porcs est assez commun partout. Ils sont indispensables pour la nourriture du jeune bétail de tout genre. La meilleure chose qu'on puisse ajouter au lait écorémé pour l'élevage des veaux est une gelée formée de pois cuisants, avec environ 20 % de graine de lin, après qu'ils sont moulus. Pour produire des agneaux précoces pour un marché comme celui de Montréal rien ne saurait être comparé aux pois qui donnent de la consistance et de la fermeté (pléonasm) à cette chair qui est trop molle sans cela.

En règle générale, je crois qu'on commet une grande erreur en engraisant les porcs avec des pois seulement. Ma théorie est celle-ci : élevez les porcs avec de l'herbe, des racines et des pois, jusqu'à ce qu'ils commencent à engraisser, engraissez-les avec de la moulée d'orge ou de blé-d'inde, et finissez, pendant, disons trois semaines, avec des pois seuls.